

Une fable douloureuse *Stalker* d'Andreï Tarkovski (1979)

André Roy

Number 183, August–September 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2017). Review of [Une fable douloureuse / *Stalker* d'Andreï Tarkovski (1979)]. *24 images*, (183), 61–61.

Stalker d'Andreï Tarkovski (1979)

UNE FABLE DOULOUREUSE

par André Roy

Les autorités soviétiques ne s'étaient pas trompées sur le cinquième film d'Andreï Tarkovski, *Stalker*, en interdisant sa diffusion en URSS. Elles y avaient vu plus qu'une œuvre de science-fiction, mais une véritable allégorie sur leur pays au bord du gouffre, pauvre, sale, en état de déréliction avancée, sous la botte d'autocrates. Le cloaque, ce paysage dévasté, envahi par l'eau et la boue que dessine le cinéaste, est moins celui annoncé en exergue du film, soit un lieu touché par une météorite, que celui d'une région du pays dont tous les Soviétiques connaissaient l'existence : la Kolima, cette terre où furent construits les camps du Goulag, et où sont morts 70 millions de prisonniers – terre qui prend dans le film le nom de Zone. Si La Zone de tous les dangers que le film décrit en 168 minutes est, semble-t-il, contaminée à la suite de cet accident – c'est ce que suggère une légende –, elle est surtout ce territoire politique dont l'entrée est défendue et protégée par l'armée, mais que trois pauvres hères parcourent, trois individus qui sont autant d'emblèmes du peuple soviétique. Aucune logique n'y a cours, sinon celle de la paranoïa, comme celle qui a guidé les présidents dictateurs de l'Union soviétique. L'œuvre décrit parfaitement ce monde en perdition qu'était l'URSS à la fin des années 1970. C'est donc une des interprétations que l'on peut prêter sans se tromper à cette fiction ; et les censeurs ont très bien compris qu'on pouvait ainsi la lire.

Stalker décrit sous la forme d'une fable métaphysique un univers en déliquescence, pollué et aride, une apocalypse que tenteront de fuir trois citoyens russes. Ainsi : il était une fois un passeur (le stalker), un écrivain et un professeur traversant un territoire proscrit, la Zone, pour enfin atteindre la Chambre, ce lieu de tous les désirs exaucés (ces lendemains qui chantent du communisme ?), et qu'on ne rejoint que par un tunnel (le couloir de la mort ?).

Le stalker servira de guide aux deux hommes impatients de se rendre à cette Chambre. La caméra attentive, lente, scrutatrice de Tarkovski suit leur avancée dans ce territoire qui n'a rien de charmant, qui a tout d'un lieu hostile, féroce, stérile. En fait, les trois hommes explorent par cette Zone leur conscience, fourbissent leur approche du monde. Leurs paroles sont souvent énigmatiques ; les références, pour le moins opaques. Affligés, tristes, inconsolables d'un passé enchanteur, ils monologuent plutôt, enfermés qu'ils sont dans l'entêtement de leur compréhension personnelle de l'existence. Le film est le théâtre de leurs conceptions de la vie. Ils ont une intelligence sacrificielle de leur fin. Comme le dit le stalker, la Zone laisse entrer les malheureux, ceux qui n'ont plus aucun espoir, le futur n'étant plus que le prolongement du présent ; et c'est ainsi que la dernière partie du film nous ramènera sur les lieux de la première, la maison du stalker, et le débit de boissons où se retrouveront les trois hommes.

Le film déroule le récit occulte d'un monde incurable, qui ne peut être sauvé. L'œuvre traduit une aspiration ontologique : comment se soustraire à l'emprise du mal qui écrase tout un chacun, comment fuir un monde



déréalisé où n'existent plus de rêves ? Elle est également une quête religieuse dans un monde athée, comme l'affirme l'écrivain, qui se met alors une couronne d'épines sur la tête. Comme les motifs mystiques sont extrêmement prégnants chez Tarkovski, on peut voir la pérégrination de ces trois hommes qui ressemblent à des clochards – mais peut-être sont-ils simplement des fugitifs, des dissidents fuyant la répression ? –, tout simplement comme un pèlerinage. Mais vers quoi : Dieu ou le néant ?

Adaptation très personnelle d'un roman des frères Arcadi et Boris Strougatski, écrivains russes d'une science-fiction de type kafkaïenne, et inspiré par la poésie d'Arséni Tarkovski, père d'Andreï, *Stalker* est une production proche de l'hallucination. C'est un concentré de questionnements souvent difficiles à interpréter et à départager, en particulier sur la foi et la raison. Mais c'est surtout un vaste flux sensoriel dans le temps, démesurément allongé, et dans un espace, que les mouvements de caméra métamorphosent sans arrêt sous nos yeux. Tout ici est erratique, fluide, magnétique. Passant d'un noir et blanc saturé à la couleur qui, petit à petit, se délavera pour arriver au noir et blanc de la fin, la composition tarkovskienne, d'une densité exceptionnelle comme d'un ascétisme extrême, déploie une série d'obsessions spirituelles (la croyance, le doute, le matérialisme, l'irréalité, la mort, etc.) qui hypnotisent, tant et tellement qu'on ne peut se dérober à cette vision à la fois mystérieuse et effarante de l'homme face à la réalité, un homme confronté à sa propre impuissance, aliéné par l'intolérance. On ne sort pas indemne de cette description douloureuse d'un monde sans lumière transcendante. Et on est sûr qu'on est devant un chef-d'œuvre. **24**

URSS, Allemagne 1979. Ré. : Andreï Tarkovski. Scé. : Andreï Tarkovski, Arcadi et Boris Strougatski d'après leur propre roman. Ph. : Alexandre Kniajinski et Gueorgui Rerberg. Mont. : Lioudmila Feiguinova. Mus. : Edouard Artemiev. Int. : Alexandre Kaidanovski, Anatoli Solonitsyne, Alissa Freindlich, Natasha Abramova, Nikolai Grinko. 168 minutes. Dist. : Cinéma du Parc.